Introduction générale

Cécile Boulaire

En 1865, l'éditeur libéral Pierre-Jules Hetzel, dans sa préface à la réédition des *Aventures de Jean-Paul Choppart* de Louis Desnoyers, défend l'esprit frondeur de ce roman et de son garnement de héros en ces termes :

> « Jean-Paul Choppart en effet ne sort pas comme tant d'autres du laboratoire d'un confiseur. Ce n'est pas un de ces livres trop doux, un de ces livres d'une bénignité, d'un patelinage fade, qu'une école, qui n'est pas la bonne, a amoncelés autour du jeune âge. Il ne rappelle en rien cette tisane littéraire qu'on verse d'ordinaire par petites cuillerées dans l'esprit des enfants. »

Une trentaine d'années plus tard, quelques mois après la mort d'Alfred Mame, le jésuite Étienne Cornut écrit, dans un long article publié dans les *Études religieuses* : « Les anciens cartonnages étaient de petites horreurs, également déplaisantes à voir, à sentir et à manier. On les a remplacés par des bijoux étincelants de beaux dessins, de riches couleurs d'argent et d'or[1]. » Entre « livres trop doux » et « bijoux étincelants », toute l'histoire de la maison Mame semble résumée par ces deux témoignages : l'histoire de l'engagement idéologique d'un éditeur, elle-même prise dans l'histoire des formes littéraires dédiées à l'enfance, et dans l'histoire des entreprises d'édition et d'imprimerie, entre industrialisation et création littéraire.

Alfred Mame n'a-t-il publié que de fades « tisanes littéraires » serties dans de petits cartonnages faussement luxueux aux allures de bonbonnières pour enfants des écoles chrétiennes ? L'histoire d'une maison dont l'activité débute dans le dernier tiers du XVIIIe siècle pour ne cesser qu'au milieu des années 1970 peut-elle se résumer à ces deux lignes caricaturales ? Le catalogue[2] publié à l'occasion d'une exposition rétrospective en 1989 laissait déjà percevoir qu'il n'en était rien, mais il manquait une étude d'ensemble[3], que la disparition des archives dans la destruction de l'entreprise en juin 1940 avait

1. Cornut E., « Alfred Mame, l'industriel », *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, Retaux et fils, 1894, t. 61, p. 130.
2. *Mame, Angers-Paris-Tours : deux siècles d'histoire du livre* : exposition inaugurale organisée à Tours, Hôtel Mame, octobre-novembre 1989. Textes Caroline Mame, préf. par Alfred Mame, Tours, Association Hôtel Mame-centre culturel / Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, 1989.
3. Il nous faut signaler cependant l'intérêt d'un mémoire réalisé en 1989 par Nicole Dinzart dont nous

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

longtemps rendue impossible. Les études réunies ici tentent de combler ce vide historiographique.

L'une des premières questions posées à notre équipe par l'aventure Mame tenait à sa dimension dynastique. Arrivé à Angers peu avant que l'abolition des privilèges mette fin au malthusianisme propre au monde du livre d'Ancien Régime, Charles Pierre Mame se situe à la charnière entre deux logiques[4]. Contraint, par les principes qui régissent encore la corporation des libraires éditeurs, à endosser les manières de faire du milieu qui l'accueille (il a fait un apprentissage de typographe à Avignon, mais n'est pas issu d'une famille de libraires), il se place d'abord comme ouvrier. Mais, lorsqu'il tente de se faire attribuer le brevet que détient une veuve, la corporation semble refuser cet élément exogène, et lui préfère un libraire angevin ; ce n'est qu'en s'associant d'abord, puis en donnant des gages à la communauté professionnelle, qu'il parviendra finalement à se faire accepter. À l'inverse, ses fils, adolescents pendant les années révolutionnaires, vont développer des *habitus* d'entrepreneurs audacieux, détachés des servitudes corporatistes, et investir leur énergie et leurs capitaux dans des affaires variées, du commerce des mouchoirs et des ardoises à la librairie romantique, des affaires provinciales aux aventures parisiennes, avec un excursus notable par l'Amérique.

La famille Mame fait ainsi souche autour des années révolutionnaires, à un moment où, presque partout en France, les certitudes vacillent ; c'est le premier intérêt qu'elle présente pour le chercheur. Le second tient à la très grande solidité du lien dynastique, qui ne se dément pas, de Charles Pierre à Alfred « II », c'est-à-dire de la fin du XVIIIe siècle à l'après-guerre. Le troisième, enfin, réside dans l'attention extrême portée par chaque génération aux questions de structure économique, qui permet à l'entreprise d'échapper au morcellement du capital[5]. L'ensemble est porté par le « génie » commercial dont font preuve les premières générations de la dynastie, en percevant d'emblée que, dans le contexte de la révolution industrielle qu'ils vivent, il est vital de segmenter le marché, de se fabriquer des « niches » commerciales et de se ménager une clientèle plus ou moins captive, tout en surveillant soigneusement la concurrence. Cette capacité à inscrire la production dans un environnement commercial qui s'élargit cohabite avec le souci, cette fois familial et social, d'insérer la dynastie dans des cercles et réseaux de sociabilité qui favoriseront son installation et son déploiement – corporation, Église et Université, mais aussi franc-

saluons la mémoire : DINZART N., *La Maison Mame. Histoire d'une imprimerie-librairie au XIXe siècle*, mémoire de DESS sous la direction de F. Barbier, ENSB, 1989.

4. CHARTIER R. et MARTIN H.-J. (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis/Cercle de la Librairie, 1982-1986. Tome II : *Le Livre triomphant, 1660-1830* ; tome II : *Le Temps des éditeurs : Du romantisme à la Belle Époque*.

5. MOLLIER J.-Y., *L'Argent et les Lettres. Histoire du capitalisme d'édition. 1880-1920*, Paris, Fayard, 1988.

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

maçonnerie (cléricale et militaire) pour les débuts angevins[6] ; franc-maçonnerie encore pour la seconde génération (elle n'est pas incompatible avec « l'aventurisme » propre à cette fratrie) ; puis repli sur les milieux purement cléricaux dans la Touraine des années 1830 ; enfin droite monarchiste et catholique à la quatrième génération. Ces intuitions sociales et commerciales se doublent d'une capacité très vive, du moins jusqu'au XXe siècle, à envisager conjointement les impératifs purement artisanaux (il s'agit de s'attacher les bons artisans, les artistes garantissant les meilleures ventes…) et les évolutions techniques (l'introduction précoce des presses mécaniques en témoigne bien sûr, mais aussi le choix méticuleux des fontes typographiques ou le « design » visuel des collections et séries).

Remarquable par sa longévité dans le métier, la dynastie Mame est l'exemple d'une industrie soucieuse de son produit-phare (le « bon » livre, et le livre religieux) parce qu'elle est soucieuse de sa clientèle[7] (c'est-à-dire, conjointement, de son lectorat aussi bien que de ses réseaux de soutien). Si la maison Mame prend ensuite du retard dans les années d'entre-deux-guerres, il ne s'agit pourtant pas d'un retard industriel, mais plutôt d'une certaine inaptitude à percevoir les changements formels et esthétiques qui « feront » l'édition du XXe siècle, derrière Gallimard[8]. Or on peut faire l'hypothèse que cette inaptitude est elle-même en réalité encore le produit de cette attention extrême portée par la maison Mame à la particularité de sa clientèle : les livres publiés par Mame ne sont pas d'avant-garde, parce que leurs acheteurs rejettent l'avant-garde. En revanche, toute tentative pour analyser les années d'après-guerre dans cette perspective est biaisée par les difficultés à surmonter la destruction totale des installations tourangelles. Il est aisé d'incriminer les changements de la société, notamment la laïcisation accélérée, qui culmine d'une certaine manière avec Vatican II, dans les difficultés rencontrées à la fin des années 1960 par l'entreprise Mame. On peut aussi avancer que toute entreprise dynastique, s'institutionnalisant, tend à consommer une partie croissante de ses forces à se maintenir, et non à se développer. On peut pourtant légitimement se poser la question : si la maison Mame n'avait pas eu à subir l'anéantissement matériel de juin 1940, se serait-elle maintenue au-delà des années 1970 ?

Par-delà la dimension dynastique, ses inévitables accidents, sa nature conjoncturelle, la maison Mame posait à l'équipe de chercheurs réunie ici des questions méthodologiques. Le fait que cet établissement n'ait jamais

6. Feneant J., *Francs-maçons et sociétés secrètes en Val de Loire*, Chambray, CLD, 1986.

7. Savart C., *Les Catholiques en France : Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985 ; Artiaga L., *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIXe siècle*, Limoges, PULIM, 2007.

8. Assouline P., *Gaston Gallimard : Un demi-siècle d'édition française*, Paris, Balland, 1984 ; Cerisier A., *Une histoire de « la NRF »*, Paris, Gallimard, 2009 ; Thiesse A.-M., *Le Roman du quotidien : Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Chemin vert, 1984 ; Contans E., *Ouvrières des lettres*, Limoges, PULIM, 2007.

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

fait l'objet d'une grande étude universitaire tenait-il uniquement à la disparition des archives dans l'incendie de 1940[9], ou les raisons étaient-elles en réalité plus complexes ? Frédéric Barbier, dans son étude de la maison Berger-Levrault[10], justifie notamment son projet par l'existence d'abondantes archives privées – aucun chercheur installé en Touraine, aucun conservateur d'archives ou de bibliothèque n'a pu à l'inverse prendre prétexte d'un tel fonds pour aborder l'histoire des Mame. Pour autant, les raisons de la désaffection pour Mame nous paraissent plus complexes. Les trois années de recherches dont ce livre est l'aboutissement témoignent de l'abondance du matériau archivistique, malgré l'absence de fonds privés et d'archives d'entreprise. Les traces laissées par la maison Mame, au cours de ses deux siècles d'activité, sont innombrables, et auraient dû permettre depuis bien longtemps une étude académique de la maison dans sa longue durée. Que manquait-il alors pour que soit possible un « projet Mame » tel que celui-ci ? N'a-t-il pas fallu attendre un changement des paradigmes épistémologiques pour que soit possible une analyse non pas seulement de l'entreprise, mais de la production culturelle sérielle de la maison Mame ? Il est probable que l'intérêt, renouvelé ces quinze dernières années, pour les productions populaires, les objets culturels sériels, et d'une manière générale pour les produits délégitimés des industries culturelles[11] – intérêt dont témoigne la toute récente fondation de l'Association LPCM[12] – a été de nature à rendre pensable (et pas seulement *possible*) une étude collective des Mame et de leurs livres. Plus qu'à la disparition des archives, ou au caractère provincial-catholique de la dynastie, le désintérêt des chercheurs tenait peut-être à l'absence d'un outillage intellectuel permettant de traiter ces productions sérielles délégitimées, par-delà leur dimension idéologique.

Cette rénovation épistémologique a permis un développement des méthodes de traitement des données, échappant dès lors aux usages académiques longuement en vigueur dans les études de Lettres ; c'est grâce à ces démarches et à ces outils nouveaux que l'étude de Mame a été possible. Frédéric Barbier justifie ainsi la reprise, vingt ans après ses recherches initiales, du « dossier » Berger-Levrault[13] :

> « Une meilleure connaissance de la conjoncture franco-allemande, une exploitation plus systématique des sources disponibles, la mise à disposition

9. Jean Glénisson écrivait ainsi dans le tome III de l'*Histoire de l'édition française (op. cit.)* : « Il faudrait écrire l'histoire de la maison Mame, en dépit des difficultés (les archives ont été détruites durant la dernière guerre) » (p. 485, note 7).
10. BARBIER F., *Trois cents ans de librairie et d'imprimerie : Berger-Levrault (1676-1830)*, Genève, Droz, 1979.
11. Voir notamment les travaux de Jacques Migozzi, Daniel Couégnas, Lise Quéffélec-Dumasy, Dominique Kalifa, Vittorio Frigerio ; les publications des Presses universitaires de Limoges, et les revues *Le Rocambole* (qui fait suite à *Tapis-Franc*) et *Belphégor*.
12. Association internationale des chercheurs en littératures populaires et cultures médiatiques, fondée à Limoges en mai 2011.
13. BARBIER F., *Un imprimeur-libraire face à la Révolution industrielle. Berger-Levrault, 1821-1881*, à paraître.

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

> de nouveaux outils de travail (la micro-informatique) et de nouveaux moyens d'information (les banques de données bibliographiques), tels sont les éléments qui expliquent pourquoi, à échéance de près de vingt ans, j'ai rouvert le dossier Berger-Levrault, l'ai remis à plat et exploité en vue de la publication. »

Ces mêmes progrès, et les changements de perspectives analytiques qu'ils ont déterminés, constituent probablement les conditions essentielles pour qu'un projet comme le nôtre puisse être mené à bien. Il était jusqu'ici possible d'isoler chez Hachette l'œuvre de la comtesse de Ségur, et au sein de cette œuvre la Trilogie Fleurville, pour la livrer en pâture à l'analyse littéraire, dont les résultats seraient féconds[14] ; mais il était à l'inverse radicalement impossible d'isoler au sein de la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » un texte, un auteur qui « rende » un son comparable à Ségur ou Verne : désormais, l'analyse quantitative d'une production littéraire considérée dans la grande série et dans la longue durée, les travaux récents permettant de penser la collection[15], l'usage maintenant admis même chez les littéraires de bases de données capables de traiter l'évolution d'une production de plusieurs milliers de titres, ont permis de donner sens à la production Mame, sans avoir à en passer d'abord par le critère de la validation esthétique. C'est ainsi l'usage d'un logiciel de généalogie qui a permis de mettre en évidence la dimension ramifiée d'une logique industrielle qui se combine à des stratégies dynastiques et matrimoniales ; c'est encore l'usage d'une base de données complexe qui a permis de suivre à la fois les logiques de développement quantitatif des collections, la postérité d'un titre, les mouvements d'auteurs d'une Bibliothèque à une autre, mais aussi les logiques d'illustration ou de design permettant de renouveler en surface l'offre éditoriale, ou encore le devenir des livres une fois arrivés sur le marché, *via* les informations livrées par les *ex-præmio* ; c'est enfin l'usage d'outils de mise en réseau des résultats de la recherche, facilitant la collaboration et soutenant une pluridisciplinarité bien pensée, qui ont rendu possible ce qui était réputé infaisable : l'analyse non seulement historique mais aussi littéraire d'une maison d'édition dotée d'une histoire longue et riche, mais sans archives, et d'une production littéraire abondante, mais sans chef-d'œuvre.

C'est paradoxalement sous l'angle de cette absence de chef-d'œuvre enfin qu'il nous paraissait intéressant d'aborder la maison Mame, cette fois en tant qu'elle produit, dans la longue durée, des ouvrages destinés à l'enfance. Il ne s'agissait pas pour nous de faire pièce au jugement péremptoire d'un Hetzel, ni de tenter de conjurer l'oubli dans lequel les textes et les auteurs promus par la maison Mame avaient fini par tomber, après des décennies

14. Marcoin F., *La Comtesse de Ségur, ou le bonheur immobile*, Artois Presses Université, 1999 ; Nières-Chevrel I. (dir.), *La Comtesse de Ségur et ses alentours*, actes du colloque international « La comtesse de Ségur et les romancières de la Bibliothèque rose », *Cahiers Robinson*, nº 9, 2001.

15. Olivero I., *L'Invention de la collection : De la diffusion de la littérature et des savoirs à la formation du citoyen au XIXe siècle*, Paris, IMEC Éditions, 1999.

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

de succès de librairie. Notre entreprise en effet ne consiste pas à réhabiliter une maison qui aurait été grande en toutes choses (la durée, les quantités, les innovations industrielles et commerciales, les avancées sociales…) mais qui serait injustement restée « petite » au regard de l'histoire littéraire. Notre objet est bien la qualité littéraire de sa production – mais il faut alors entendre « qualité » au sens de « nature », et non de hiérarchie.

De nombreux historiens sont venus apporter leurs forces au noyau initial des chercheurs engagés dans le projet Mame : cela a parfois infléchi la manière dont nous abordions l'ensemble de nos recherches, et contribué à ce que les analyses des œuvres ne soient jamais construites sans lien avec une ferme connaissance des conditions factuelles de leur production et de leur diffusion. Mais cela n'a pas transformé pour autant un projet qui dès l'origine avait été porté par des littéraires, et qui avait avant tout pour objet la compréhension de cette œuvre éditoriale singulière à la fois par sa masse et par le dédain dont elle est l'objet depuis plus d'un siècle[16]. En d'autres termes, il nous a paru essentiel de refuser une partition commode, aux termes de laquelle l'intérêt de l'évolution sociale, économique, industrielle ou technique de la maison Mame aurait compensé l'inintérêt culturel, esthétique et littéraire de sa contribution à l'histoire du livre : au contraire, nous avons constamment tenu à porter tous les éléments de la saga Mame au même degré d'intelligibilité – or cela impliquait de faire progresser ensemble différents chantiers présentant des obstacles très différents. Ainsi, s'il s'est finalement révélé possible de retracer l'itinéraire des membres de la famille à travers diverses études prosopographiques, il a en revanche fallu longtemps pour que nous parvenions à trouver sens et cohérence à la production littéraire. Ce sens a pu émerger de minutieuses enquêtes sur les conditions d'apparition de telle ou telle collection, ou d'études sur la provenance des auteurs investis à chacune des étapes du développement de la maison, ou encore de reconstitutions des réseaux de clientèle ou de commanditaires. Mais la construction complète de l'intelligibilité de la production Mame exigeait aussi des analyses détaillées des œuvres elles-mêmes, qu'elles soient inventions, centons, traductions, ou adaptations. Quelles formes avaient ces textes auxquels la postérité dénierait le titre d'œuvres ? Quels thèmes abordaient-ils ? De quels *topoï* étaient-ils porteurs ? Quel était leur style propre ? Quels genres littéraires avaient la faveur – et quels genres nouveaux feraient-ils naître au sein de ce qu'il conviendrait bientôt d'appeler « *littérature* enfantine » ?… Ainsi, bien qu'organisée autour du refus paradoxal du romanesque qui semble constituer le pivot des choix littéraires de la maison Mame, notre étude se veut pourtant une

16. À cet égard, nos travaux se voudraient les prolongements de ceux entamés notamment par Isabelle Nières-Chevrel (notamment « L'invention du roman pour la jeunesse au XIXe siècle », numéro de la *Revue de littérature comparée*, nº 304, octobre-décembre 2002) et Francis Marcoin (*Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIXe siècle*, Champion, 2006).

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

contribution à l'analyse de l'émergence du roman pour la jeunesse au cours du XIXe siècle, et à ce titre, elle nous paraît combler une lacune dans la connaissance que les Français ont de leur propre littérature pour la jeunesse, perception qui survalorise une production tardive, conforme aux critères modernes de littérarité, et qui néglige la production de masse qui l'a précédée, au motif qu'elle ne serait pas encore littéraire.

Organisé en neuf parties, notre ouvrage aborde donc dans un premier temps l'histoire de la maison Mame sous l'angle dynastique. Contrairement au fameux « syndrome de Buddenbrook[17] », théorisé entre autres par Maurice Lévy-Leboyer, qui fait état de la difficulté, pour une famille d'entrepreneurs, à conserver sa position dominante au-delà de trois générations, l'histoire des Mame étonne par sa longévité : par la capacité de chaque génération à se placer chaque fois au cœur des préoccupations idéologiques, techniques ou économiques les plus contemporaines, à *exister* au plein sens du terme au sein de sa catégorie professionnelle, et à jouer un rôle dans l'histoire. Depuis Charles Pierre Mame (1747-1825), quasi orphelin qui en quelques années se fait une place au sein de la corporation fermée des imprimeurs angevins, jusqu'à son arrière-arrière-arrière-petit-fils Alfred Mame (1909-1994) qui lutte pour reconstruire une usine totalement anéantie pendant la guerre, six générations d'imprimeurs se succèdent, cinq d'entre elles installées à Tours. Elles traverseront les tourmentes révolutionnaires, la révolution industrielle, trois conflits militaires d'envergure internationale, la laïcisation inexorable de la société française et les transformations de l'économie inhérentes aux Trente Glorieuses. Michel Manson et Tangi Villerbu évoquent successivement les étapes de fondation de la dynastie, depuis les premières bases posées par le pionnier Charles Pierre à Angers, les tentatives d'expansion portées par ses fils dans l'édition romantique parisienne et même dans l'aventure américaine, enfin l'installation à Tours, peut-être la moins audacieuse dans une perspective romanesque, et de fait la plus durable, puisque c'est de la souche tourangelle que jailliront les prolongements industriels d'envergure. Les études biographiques proposées par Chantal Dauchez dessinent ensuite le portrait de ces hommes qui, à la suite d'Amand, « font » la maison Mame : imprimeurs et éditeurs, chrétiens et notables, profondément engagés dans la vie locale, tous ces représentants de la dynastie s'inscrivent pleinement dans leur siècle, comme entrepreneurs et comme citoyens. Michèle Piquard révèle en outre que, loin de s'éteindre après la génération d'Alfred et de son cousin et beau-frère Ernest, l'énergie d'entreprendre imprègne encore les descendants qui accompagnent l'entreprise dans les transformations de l'économie française, quand se crée par exemple la structure de la société anonyme, puis à l'époque où

17. Barker T. C. et Levy-Leboyer M., « An Inquiry into the Buddenbrooks Effect in Europe », *in* Hannah L. (dir.), *From Family Firm to Professional Management: Structure and Performance of Business Enterprise*, Budapest, Akadémiai Kiado, 1982, p. 10-25.

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

quelques grandes entreprises d'édition sont tentées de faire appel à des capitaux extérieurs aux familles fondatrices, et parfois au milieu de l'édition lui-même. Entre intuition capitaliste et sens des alliances matrimoniales, la famille Mame aborde le tournant du siècle et celui, plus difficile à franchir, de la loi de Séparation, avec une structure économique capable de lui faire affronter les mutations que connaîtra la société française de l'entre-deux-guerres.

Si la destruction de l'usine Mame en 1940 a fait disparaître du centre de Tours toute trace de cette activité industrielle majeure, en revanche tous les tourangeaux connaissent encore la Cité Mame, de sorte que le nom de Mame est aujourd'hui encore associé aux œuvres sociales de leur plus célèbre représentant. La troisième partie de cet ouvrage s'intéresse donc à la question sociale, sous l'angle d'abord de la doctrine, telle qu'elle peut trouver à s'exprimer dans le catalogue lui-même, ainsi que le montre Christian Amalvi. Le texte de Chantal Dauchez sur les œuvres sociales d'Alfred Mame, et l'édition par Martin Dumont de l'entretien accordé en 1873 par Alfred Mame à la commission d'enquête parlementaire sur les conditions de travail dans les usines françaises, apportent des éléments extrêmement concrets, qui d'une part permettent d'envisager la globalité des institutions sociales fondées par le dynamique entrepreneur (cité ouvrière, mais aussi crèche, salle d'asile ou boulangerie coopérative), tout en offrant d'autre part un témoignage extrêmement vivant sur la manière dont Alfred Mame lui-même considérait ses ouvriers. Dans la dernière contribution de cette partie, Marie-Françoise Boyer-Vidal évoque les frictions que la Troisième République va voir naître autour de la question de l'école publique : Mame avait fait de l'école élémentaire un élément central de sa stratégie commerciale ; or la logique hégémonique de l'entrepreneur social se heurte violemment à la conception nouvelle de la liberté pédagogique du maître au sein de l'école publique. Le texte s'intéresse donc au tournant que constituent pour la maison Mame l'avènement de la Troisième République et l'instauration des lois Ferry.

Exceptionnelle par sa longévité, la maison Mame a souffert de son image d'éditeur religieux, comme si cette spécialité devait atténuer l'intérêt que représente, dans l'histoire du livre et de l'édition française, une telle amplitude d'activité. La quatrième partie de notre ouvrage s'intéresse à la dimension de Mame comme « propagateur de la foi », et tente de montrer que loin de représenter une fermeture étroite, cet engagement catholique de l'éditeur a longtemps constitué la condition de son déploiement, tant en termes industriels que sur un plan géographique, avant de constituer, après les lois Ferry notamment, un handicap bientôt croissant. Michel Manson expose le contexte, aussi bien local que national, à la fois conjoncturel et purement accidentel, qui conduit Alfred Mame à tenter de déployer sa production dans le champ naissant de l'édition destinée à la jeunesse, par la création en 1836 de la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne ». Tangi

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

Villerbu évoque alors les liens étroits unissant la maison tourangelle et la congrégation des Frères des écoles chrétiennes. Puis il poursuit en présentant le rôle joué par les éditions Mame au Québec. Le dossier se clôt sur une étude, menée par Michel Manson, de la manière dont le roman historique chez Mame sert un propos profondément nostalgique de l'atmosphère pieuse de l'Ancien Régime.

Les trois parties qui suivent s'intéressent à la nature même des ouvrages publiés par la maison Mame à destination de la jeunesse française, durant un long siècle, depuis les années 1830 jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Cette question est d'abord traitée sous l'angle des collections, puisque le triomphe de Mame dans le champ de l'édition destinée à l'enfance vient en grande partie de son intuition qu'il fallait structurer sa production en séries homogènes et reconnaissables. Matthieu Letourneux interroge ainsi la notion d'auctorialité éditoriale, considérant que l'imposition d'un gabarit formel et d'une identité idéologique constitue de la part de l'éditeur une posture d'auteur, instinctivement perçue comme telle par les lecteurs et acheteurs. Cécile Boulaire présente la logique de segmentation du marché par collections, mise en place dès 1836, en accordant un intérêt tout particulier à la moins connue d'entre elles, la « Bibliothèque des petits enfants ». Puis elle propose un gros plan sur ce qui aurait pu constituer une concurrence à Mame, et qui termine comme une collection interne à la maison, vite oubliée d'ailleurs : le « Gymnase moral d'éducation », collection fondée par un concurrent malheureux d'Alfred Mame, Raymond Pornin. Marie-Pierre Litaudon envisage la mutation des logiques de collections entamée dans les années 1880 et poursuivie jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et Stéphane Tassi tente de donner une explication au glissement des « Bibliothèques » aux « Séries » au début du XXe siècle. Enfin Francis Marcoin accorde son intérêt à ce qui ne fut pas réellement une collection mais voulut faire entrer la maison Mame dans ce vaste mouvement des revues si important pour la circulation des idées et des formes au tournant du siècle, *La Revue Mame*.

Après les collections, ce sont les genres littéraires qui sont abordés dans la sixième partie. Les deux articles liminaires de Cécile Boulaire et Matthieu Letourneux tentent de tracer le portrait de ce que seraient d'une part une littérature selon Mame, et d'autre part une éthique et une esthétique du romanesque catholique pour la jeunesse. Annette Baudron, dans la perspective d'une histoire des formes, analyse le lent glissement qui conduit de la littérature en vogue à la fin du XVIIIe siècle, celle de *L'Ami des enfants* de Berquin, à ce qu'on peut lire un demi-siècle plus tard dans les collections de Mame destinées aux enfants du même âge, en particulier la « Bibliothèque des petits enfants ». Poursuivant cette préoccupation initialement pédagogique, Marie-Françoise Boyer-Vidal analyse la production de Mame à l'ère des « pédagogues républicains » de la fin du XIXe siècle. Matthieu

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

Letourneux se demande si le roman d'aventures est bien catholique… Mathilde Lévêque clôt cette partie par une réflexion sur la longue durée de la « fiction coloniale ».

C'est enfin à travers la question de l'écriture littéraire qu'est envisagée cette production de masse destinée à la jeunesse. Mathilde Lévêque consacre un long texte à la question centrale de la traduction littéraire, sans laquelle il n'est possible d'envisager ni la création des collections pour la jeunesse, ni leur expansion puis leur transformation au cours des périodes. Puis un article à quatre mains, signé de Mathilde Lévêque et Cécile Boulaire, envisage, à travers quelques figures étudiées plus en détail, la question de l'auteur chez cet éditeur qui n'a laissé percer aucun « grand nom » de la littérature pour la jeunesse. Deux études monographiques tentent alors de cerner les contours de l'« écurie » d'auteurs entretenue par l'éditeur tourangeau, à travers les personnes d'Hyppolite Chavannes de La Giraudière, étudié par Clémence Lefay, et de Just-Jean-Étienne Roy, présenté par Cécile Boulaire. Stéphane Tassi clôt cette partie par une réflexion sur l'évolution du style littéraire employé par les auteurs Mame, entre classicisme et passéisme, au tournant du siècle.

La septième partie de l'ouvrage est consacrée à la matérialité du livre. Histoire de la maison Mame, cette étude est aussi et peut-être surtout une histoire de ses livres, qui ne peuvent s'envisager abstraction faite de leur dimension matérielle, tant les efforts des différents patrons de l'imprimerie ont porté sur l'apparence des ouvrages, de la reliure à la gravure, du cartonnage à l'illustration. Élisabeth Verdure, spécialiste de reliure, expose en détail le procédé de fabrication de ce qui est pendant près d'un demi-siècle une spécialité de la maison Mame, le cartonnage de papier gaufré et doré, souvent orné d'une image chromolithographiée. Olivia Voisin, pour la même période, analyse les gravures des livres que Mame destine à la jeunesse. Rémi Blachon consacre son article aux graveurs sur bois qui se réunissent autour de John Arthur Quartley et font les beaux jours des éditions tourangelles. François Fièvre analyse quant à lui les choix typographiques et la tentation de la bibliophilie qui se développent chez Mame au cours du XIXe siècle. Isabelle Saint-Martin consacre un texte aux grands illustrateurs religieux de la seconde moitié du XIXe siècle que sont Hallez, Doré et Tissot. Stéphane Tassi propose enfin un panorama du « design graphique » des couvertures qui accompagnent le passage au XXe siècle.

Cette question de l'image permet de glisser tout naturellement à la dernière partie, qui aborde l'histoire de la maison Mame au XXe siècle. Marie-Pierre Litaudon analyse l'émergence du genre de l'album chez Mame, et le développement que connaît cette production dans l'entre-deux-guerres. La destruction totale de l'entreprise dans la nuit du 16 au 17 juin 1940, puis les interminables démarches qui aboutiront à l'indemnisation d'une part, à la construction d'une nouvelle usine d'autre part, sont

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]

dans la neuvième partie l'objet de l'étude de Caroline Gaume et, sous un angle plus spécifiquement architectural, de celle de Christine Desmoulins. Michèle Piquard complète l'historique par une analyse du fonctionnement économique de l'entreprise dans les décennies qui séparent la reconstruction de 1975, date à laquelle la famille Mame se sépare définitivement de l'entreprise qui continuera cependant à porter son nom. Marie-Pierre Litaudon clôt l'ouvrage par l'évocation d'un livre illustré… qui ne parut pas chez Mame.

[« Mame », Cécile Boulaire (dir.)]
[ISBN 978-2-7535-1858-2 Presses universitaires de Rennes, 2012, www.pur-editions.fr]